

Article

« Les machines désirantes et l'écriture du sexe : des femmes et de la littérature »

Roger Chamberland

Québec français, n° 128, 2003, p. 43-46.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/55776ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

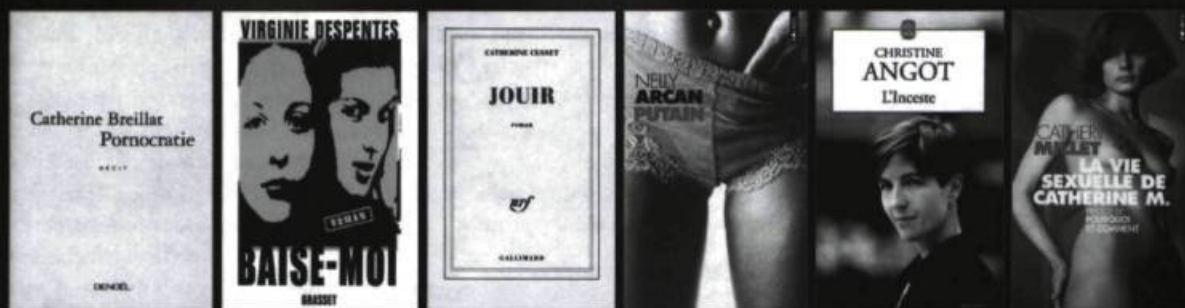
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LES MACHINES DÉSIRANTES ET L'ÉCRITURE DU SEXE

DES FEMMES ET DE LA LITTÉRATURE

PAR ROGER CHAMBERLAND



Les seuls titres de quelques livres parus ces dernières années clament une évidence : une nouvelle écriture féminine s'est emparée du sexe, et ces titres sonnent comme un programme. Des tabous ont sauté. Une parole, jusque-là tue, s'est libérée. Le corps, la sexualité, la pornographie, l'inceste ou la prostitution sont devenus des sujets et des décors familiers de la littérature contemporaine et les femmes semblent avoir initié ce courant.

Au milieu des années 1960, Philippe Sollers a tenté de circonscrire un certain nombre de textes marqués par l'opprobre mais aussi portant sur le travail sur la langue : « Cette théorie s'élabore sur un certain nombre de textes-limites, refusés ou mis à l'écart par notre culture et dont la lecture réelle serait susceptible de changer les conditions mêmes de notre pensée : ceux de Dante, Sade, Lautréamont, Mallarmé, Artaud, Bataille. Le déchiffrement qui s'effectue ici porte sur le travail qui a rendu possible la production de ces "limites", sur les

motifs de leur censure et de leur force de transgression » (Sollers, p. 12). Retenons pour fins de mémoire et de discussion la notion de textes-limites, de censure et de mise à l'écart. Ces auteurs, chacun à sa manière, éprouaient les conditions d'exercice de l'écriture : pour les uns, il s'agissait d'un travail sur la langue et sur le pouvoir de la représentation et, pour les autres, d'une écriture du désir. Cette littérature s'inscrit à même l'époque qui l'a vue naître et définit les frontières de la transgression. Or cette transgression reste éminemment sociale : le cadre d'expérience

de l'écriture du désir est subsumé par la fonction littéraire qui la légitime comme pratique signifiante. Sade et Bataille, par exemple, ont été tenus à l'écart du circuit littéraire pendant de nombreuses années, mais ont été intégrés à l'histoire littéraire à partir du moment où la littérature s'est mise à mesurer les écarts esthétiques en prenant en compte le paramètre de l'inconscient, plus précisément la psychanalyse, mise au goût du jour par les surréalistes au début du XX^e siècle et réactivée plus tard par le groupe Tel Quel. Cet inconscient sexuel et sexué ne pouvait trouver meilleure voie d'expression que dans la littérature érotique comme forme sublimée du désir.

Mais voilà qu'au tournant de ce XX^e siècle un « nouvel ordre sexuel », pour reprendre le titre d'un essai récent de Christian Authier, se dessine dans la littérature. Depuis une dizaine d'années en effet, le sexe est de plus en plus présent dans la littérature, les arts en général et les médias ; il s'affiche souvent de façon désinvolte, voire de manière très crue. Il serait long et fastidieux d'établir le catalogue des titres et des événements relatifs à cette présence dominante du sexe en littérature et ailleurs, rappelons seulement l'interdiction en France du film *Baise-moi* de Virginie Despentes lors de sa sortie pour montrer que l'expérience des limites est sans cesse repoussée et de plus en plus circonscrite par des frontières floues et mouvantes. Plus intéressant encore est le fait qu'un large pan de cette production est écrit par des femmes, des écrivaines qui bouleversent les conventions génériques et mettent au jour la mécanique de ces machines désirantes.

C'est ce territoire de l'écriture du sexe que nous aimerions arpenter dans le cadre de cet article en nous interrogeant plus spécifiquement sur la signification que revêt cette littérature qui s'inscrit dans l'extrême contemporain.

Jouir, Baise-moi, L'inceste, Viande, Pornocratie, Putain, La vie sexuelle de Catherine M. Les seuls titres de quelques livres parus ces dernières années clament une évidence : une nouvelle écriture féminine s'est emparée du sexe, et ces titres sonnent comme un programme. Des tabous ont sauté. Une parole, jusque-là tue, s'est libérée. Le corps, la sexualité, la pornographie, l'inceste ou la prostitution sont devenus des sujets et des décors familiers de la littérature contemporaine et les femmes semblent avoir initié ce courant. Une bonne dose de fierté et de provocation sert de bélier pour sonner la charge. Au profil bas a succédé le bas les masques.

Mais quelle signification accorder à cette prise en charge d'une écriture du corps par les femmes ? Comment décrire cette littérature dont la surenchère dans la lubricité, la luxure, voire l'abject atteint des sommets ou, pour filer la métaphore, s'enfonce dans les fondements d'une sexualité débridée ? Prenons les choses une à une et examinons la matière dont est faite cette écriture. Dans un premier temps, on peut s'interroger sur l'appellation générique de ce type de littérature : littérature érotique ? pornographique ? « littérature de l'entrejambe » ? ou, plus simplement, « écriture du sexe » ? À la rigueur, l'appellation importerait peu mais la manière de faire est trop largement répandue pour ne pas faire sens dans une logique esthétique. Dans un

deuxième temps, on doit également souligner l'infraction qui est faite au code générique : ni tout à fait roman, ni tout à fait récit, à cheval entre l'autobiographie, le journal intime et l'autofiction, ces œuvres questionnent en effet le pouvoir de la représentation de la littérature et l'efficacité des « machines désirantes » telles que les ont définies Gilles Deleuze et Félix Guattari. Enfin, il y a un rapport d'adresse implicite qui brouille la figure de celui ou de celle qui lit ces œuvres. Étant femme, on participe de ces écrits comme s'ils appartenaient à notre flux réflexif ; étant homme, on est tenu dans une zone d'exclusion, réduit à faire office de voyeur puisque, de toute manière, ce sont des « trucs de femmes » dont la problématique ne peut être abordée que de façon tangentielle. Comme on le constate, les questions sont de plusieurs ordres et à plusieurs niveaux, voyons-les une à une.

L'écriture du sexe

Visiblement nous ne sommes pas dans la littérature érotique, entendue ici comme une littérature qui vise à provoquer le désir ou à stimuler l'excitation sexuelle. Nous ne sommes pas non plus au rayon de la littérature pornographique puisque, même si nous sommes parfois dans le commerce de la sexualité, il n'y a pas à proprement parler de rapport de domination ou, s'il existe, c'est *a contrario* de ce que nous pourrions définir habituellement. Bien sûr, il serait possible de revisiter l'analyse de Luce Irigaray qui, dans *Ce sexe qui n'en est pas un* (1974), soulignait avec force l'inégalité des rapports homme-femme et démontrait surtout avec éloquence l'enfermement phallogocentrique dans lequel la psychanalyse tenait la femme. Au plan littéraire, le discours dominant a aussi servi de repoussoir à la littérature écrite par des femmes ou à imposer des modèles de production des figures féminines (l'amante, la prostituée, etc.) et des modèles de lecture de ces mêmes figures. Autrement dit, la contrainte d'un effet de cadrage institutionnel a surdéterminé le rapport de la littérature érotique à un rapport de domination homme-femme. Il ne s'agit pas ici de réduire les formes de l'oppression sociale des femmes à une simple distorsion de la perception des choses, mais plutôt de déconstruire une lecture elle-même conditionnée par une structure de l'inconscient sujette à caution. Quoi qu'il en soit, notre objectif n'est pas tant de mettre au jour les modalités d'une relecture de la littérature érotique écrite par des hommes aussi bien que par des femmes que d'inscrire une certaine narration historique grâce à laquelle la littérature contemporaine, précisément celle qui est écrite par des femmes, n'est pas orpheline mais prolonge une écriture du désir qui dérive des besoins, comme l'ont bien démontré Deleuze et Guattari.

Cette littérature contemporaine écrite par Catherine Cusset, Virginie Despentes, Christine Angot, Catherine Breillat, Nelly Arcan, Catherine Millet, Claire Legendre et plusieurs autres déterritorialise la littérature érotique et reconfigure une écriture du sexe où le sujet désirant est aussi l'objet désiré. Dans *L'anti-œdipe*, Deleuze et Guattari ont bien démontré l'aporie de la théorie psychanalytique eu égard à une écriture du désir que nous pourrions plutôt définir comme une écriture des sexes : « Le désir est machine, synthèse de machines, agencement machinique – ma-

chines désirantes. Le désir est de l'ordre de la production, toute production est à la fois désirante et sociale. Nous reprochons donc à la psychanalyse d'avoir écrasé cet ordre de la production, de l'avoir reversé dans la représentation. [...] partout une trans-sexualité microscopique, qui fait que la femme contient autant d'hommes que l'homme, et l'homme de femmes, capables d'entrer les uns avec les autres dans des rapports de production de désir qui bouleversent l'ordre statistique des sexes. Faire l'amour n'est pas ne faire qu'un, ni même deux, mais faire cent mille. C'est cela, les machines désirantes ou le sexe non-humain : non pas un ni même deux sexes, mais n... sexes » (Deleuze et Guattari, p. 352).

Cette écriture des sexes marque un glissement vers une subjectivation plus grande des individus qui deviennent des corps « sans organes », où les notions mêmes de plaisir et de jouissance sont subsumées par la production désirante qui est déjà immédiatement consommation et consommation, donc « volupté ». Catherine Millet ouvre son récit, *La vie sexuelle de Catherine M.*, par cet aveu : « Enfant, j'ai beaucoup été préoccupée par des questions de nombre » (Millet, p. 9), préoccupation qui sera bientôt interprétée en termes de partenaires sexuels et de consommation effrénée de corps masculins et d'objets de plaisir. Pour la narratrice de *Putain* de Nelly Arcan, c'est par milliers que se comptent ses clients (près de trois mille, confesse-t-elle) qui ont fait appel à ses services d'escorte. Et ailleurs, c'est toujours cette production désirante qui démultiplie les sexes et réaffirme une posture idéologique où les corps donnent et reçoivent sans que n'interviennent nécessairement les jeux de la séduction ou, à tout le moins, une mise en scène du désir.

La question générique

Chez l'une comme chez l'autre écrivaine dont nous venons de parler, mais la même remarque s'applique également à bien d'autres, on peut se demander quel est le statut du corps dans un tel fonctionnement discursif ? Et plus globalement à qui appartient ce corps ? Qui parle de ce corps ? dans ce corps ? Le corps, à l'évidence, n'est pas là un objet mais un moyen de connaissance. Le fonctionnement discursif est le suivant : une description va être le révélateur d'un ordre ou d'un fonctionnement caché : code rituel entre acteurs, mode de positionnement dans une hiérarchie sociale, forme de socialité émergente, logique d'action déterminée... L'essentiel n'est pas le corps, mais ce qui, à travers lui, peut se dire. On peut lire chez Virginie Despentes, après que Manu eut subi son viol comme « un truc qui arrive », un détail vite oublié « parce que j'en ai rien à foutre de leurs pauvres bites de branleurs et que j'en ai pris d'autres dans le ventre et que je les emmerde. C'est comme une voiture que tu gares dans une cité, tu laisses pas de trucs de valeur à l'intérieur parce que tu peux pas empêcher qu'elle soit forcée. Ma chatte, je peux pas empêcher les connards d'y rentrer et j'y ai rien laissé de précieux » (Despentes, p. 38).

Si nous continuons à filer la métaphore linguistique à laquelle ce fonctionnement discursif invite, l'essentiel n'est pas ici la nature propre du corps comme langue, mais la signification sémantique et l'efficace pragmatique des énoncés qui, par lui, se disent. Aussi, ce que nous rappelle avec vigueur cette

écriture du sexe se ramène en fait le plus souvent à deux abstractions : l'une ontique : la femme, l'homme est un existant corporel ; l'autre sémique, le corps est un inépuisable et multidimensionnel réservoir de signes.

En revanche, si le corps n'est pas là un instrument de connaissance, quel est alors son rôle discursif ? Celui-ci est double et rappelle, en symétrie inverse, celui qu'accorde Marx à l'argent dans *Le capital* : en instrument de l'échange généralisé des marchandises, l'argent tend à être réifié dans le fétichisme ; opérateur généralisé de (dé)monstration du social, le corps tend à perdre toute substantialité propre dans l'infini enchâssement des signes. L'écriture du sexe met en scène des corps indifférenciés qui se multiplient – Catherine M. avoue ne pas se souvenir ni même avoir demandé le nom de tous les partenaires sexuels avec qui elle a été, d'autant plus que le récit de ses partouzes nous la décrit comme se faisant enfiler par derrière sans qu'elle ne tourne la tête pour voir qui était là ! – et qui font signe au lecteur pour lui dire que l'intensification libidinale des effets de surface n'affecte en rien les effets en profondeur d'un soi. Le dédoublement du corps réside dans la dualité du corps et du soi, à la frontière de sa matérialité, ou de ce que Deleuze appelle « le pli », entendu comme expérience, et aussi comme technique élaborant et transformant cette expérience. Le « soi-même comme un autre » pour reprendre le titre d'un ouvrage de Paul Ricœur, met en évidence l'équivocité de la notion d'auteur de ces récits autobiographiques ou autofictionnels. Angot, pas plus que Millet ou Arcan ne nient être les narratrices véritables de leur récit. Mais comme le souligne Ricœur : « [...] la dialectique entre "espace d'expérience" et "horizon d'attente" met en relation la sélection des événements racontés avec les anticipations relevant de ce que Sartre appelait le projet existentiel de chacun » (Ricœur, p. 191.). Que l'une ou l'autre de ces écrivaines ne soient pas les auteures de l'existence qu'elles décrivent, elles en sont à tout le moins les coauteures quant au sens. Que l'auteure s'assume de plain-pied ou de façon accessoire, il reste qu'elle défend une position d'auteure qui, peu importe le genre désigné, lui incombe en grande partie et reconfigure le cadre de la lutte entre elle et son lecteur. Dès lors se posent le rapport d'adresse ou, plus globalement, les implications éthiques du récit.

Les implications éthiques du récit

La notion d'identité narrative préfigure une relation avec son lecteur où sont placées côte à côte les déterminations éthiques et les déterminations esthétiques : « Le plaisir que nous prenons à suivre le destin des personnages implique certes que nous suspendions tout jugement moral réel en même temps que nous mettons en suspens l'action effective. Mais, dans l'enclenche irréalité de la fiction, nous ne nous laissons pas d'explorer de nouvelles manières d'évaluer actions et personnages » (Ricœur, p. 194), écrit toujours Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*. Lecteurs tous autant que nous sommes de ces écritures du sexe, ne sommes-nous pas le tiers inclus, le témoin passif d'un récit de vie, le voyeur affranchi de ce qui constituait jadis le territoire de l'intime ? Nous sommes au cœur même de l'action dans cet enchevêtrement de signes producteur de réalité. Comme le disait Hocquenheim : « Là où le dé-

sir agit, il n'y a plus de place pour l'imaginaire, ni pour le symbolique ». Nelly Arcan ne manque pas de nous le rappeler, dès les premières lignes de son récit : « Oui, la vie m'a traversée, je n'ai pas rêvé, ces hommes, des milliers, dans mon lit, dans ma bouche, je n'ai rien inventé de leur sperme sur moi, sur ma figure, dans mes yeux, j'ai tout vu et ça continue encore, tous les jours ou presque, des bouts d'homme, leur queue seulement, des bouts de queue qui s'émeuvent pour je ne sais quoi car ce n'est pas de moi qu'ils bandent, ça n'a jamais été de moi, c'est de ma putasserie, du fait que je suis là pour ça... » (Arcan, p. 19).

Il n'y a pas là d'objet rêvé derrière un objet réel : « Si le désir produit, il produit du réel. Si le désir est producteur, il ne peut l'être qu'en réalité, et de réalité » (Deleuze et Guattari, p. 34). Dans cette écriture du sexe, nous ne pouvons échapper à la tension sexuelle qui se crée entre le soi qui écrit et celui qui le lit. La structure d'horizon se déploie sur deux plans correspondant ni plus ni moins au sexe du lecteur : homme, je suis interpellé par ces textes, souvent de façon très vive pour ne pas dire virulente : d'une part, on me prend en otage pour valider le récit, d'autre part, on m'en chasse parce que j'y représente la *persona non grata*, celui par qui le scandale arrive. Sur un autre plan, la femme-lectrice se fait aussi interpellé directement : ce corps sexuel littéralement exhibé, abusé, violé et pénétré de toutes parts lance un défi à la morale et à l'éthique, à l'existence même d'un quelconque pouvoir des femmes ; d'autre part, cette liberté chèrement conquise est clairement re-

vendiquée et s'affiche comme le point de non-retour d'une libéralisation des mœurs sexuelles et de la prise en charge d'une parole dorénavant accessible à des femmes.

Sollers parlait d'expériences-limites pour ces écrivains marginalisés par l'institution littéraire, ne pouvons-nous pas voir aussi dans ces écritures du sexe des expériences-extrêmes, d'autant plus extrêmes qu'elles sont affranchies des derniers tabous contre lesquels la morale bien-pensante a de moins en moins de prise ? Ce que suggèrent les cas-limites engendrés par ce réalisme exacerbé et volontariste, c'est une dialectique du corps désiré et du corps désirant, une production désirante et une production sociale et une libération effective de la psychanalyse.

Bibliographie

- Angot, Christine, *L'inceste*, Paris, LGF, 2001.
 Arcan, Nelly, *Putain*, Paris, Seuil (Points), 2002.
 Authier, Christian, *Le nouvel ordre sexuel*, Paris, Bartillat, 2002.
 Breillat, Catherine, *Pornocratie*, Paris, Denoël, 2001.
 Cusset, Catherine, *Jouir*, Paris, Gallimard (Folio), 1999.
 Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *L'anti-œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions Minit, 1978.
 Despentes, Virginie, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 2000.
 Legendre, Claire, *Viande*, Paris, Le livre de poche, 2001.
 M[jillet], Catherine, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris, Seuil (Points), 2002.
 Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil (Points / Essai), 2002.
 Sollers, Philippe, *L'écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil (Points / Essai), 2001.

DÉCOUVRIR

LA REVUE DE LA RECHERCHE

Au-delà des apparences,

la science.

Le magazine de vulgarisation scientifique DÉCOUVRIR vous informe des recherches effectuées chez nous et vous fait réfléchir sur les enjeux politiques, économiques, sociaux et culturels de la science et de la technologie.

Découvrir-Acfas:
 (514) 849-0045
 decouvrir@acfas.ca
 www.acfas.ca/decouvrir

COTISATION DE MEMBRE DE L'ACFAS INCLUSE

NOUVELLE ADHÉSION RENOUVELLEMENT CHANGEMENT, CORRECTION

NOM PRÉNOM MME M.

ÉTABLISSEMENT/ENTREPRISE DÉPARTEMENT/DIVISION

ADRESSE AU TRAVAIL À DOMICILE RUE VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE AU TRAVAIL À DOMICILE ADRESSE ÉLECTRONIQUE

DOMAINE D'ACTIVITÉ (DISCIPLINE ET SPÉCIALISATION)

COTISATION-ABONNEMENT 1 an 2 ans (toutes taxes incluses)

RÉGULIER 48 \$ 85 \$ / ÉTUDIANT 27 \$ 48 \$

INSTITUTION ET HORS CANADA 95 \$ 170 \$

PAIEMENT VISA MASTER CARD AMERICAN EXPRESS DATE D'EXP.

CHÈQUE OU MANDAT-POSTE (À L'ORDRE DE L'ACFAS) COMPTANT

NUMÉRO | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |